

Michener et Clavell

Le syndrome de Dumas et la défroque de Balzac

Jean Obélix Lefebvre

Numéro 22, février–mars–avril 1986

Racontez-moi l'histoire!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, J. O. (1986). Michener et Clavell : le syndrome de Dumas et la défroque de Balzac. *Nuit blanche*, (22), 46–47.

MICHENER ET CLAVELL

Le syndrome de Dumas et la défroque de Balzac

Rituel purificateur bouddhiste. Le succès public des oeuvres de Clavell et Michener (auteur d'un livre sur l'estampe japonaise) confirme l'intérêt encore vivant pour les *japonaiseries*.

Par Jean Lefebvre



L'univers et le cercle des écrivains se constituent aléatoirement. Nul ne peut prétendre avoir tiré son oeuvre d'une école particulière. Aucun livre n'est fait avant que de se faire, serait-il de commande ou issu d'un plan préconçu de fabrication. Autant clamer comme d'aucuns évangélistes qu'un aigle ou un boeuf nous a soufflé à l'oreille ce qu'il allait falloir dire ou raconter. Selon les modes ou selon les religions et les idéologies charismatiques, le livre, l'oeuvre de l'écrivain, trouvera (ou ne trouvera pas) ses zéloteurs, ses contradicteurs et, même, ses hérétiques. Le confluent de ces diverses attentions met l'écrivain au monde et alimente la chronique comme la colligation. Il en est ainsi, qu'il soit question de contenu ou de contenant, de signifiant ou de signifié, de forme, de style ou de fond. Les romans, qui se veulent interprétatifs de l'Histoire, ne dérogent pas à ces règles. Le cercle et l'univers des écrivains historiques patentés se constituent un cénacle d'élus choisis par d'anonymes conseils de lecture et plébiscités par le grand public.

Clavell comme Michener prétendent hériter qui de Balzac, qui de Dumas et leur traitement de l'Histoire, oeuvre de fiction, subit la distorsion du fait propre à toute écriture romancée située dans un contexte retravaillé. Les faits historiques affectent leurs personnages, mais ceux-ci n'en sont pas nécessairement les principaux acteurs. Ils sont bien entendu mêlés à des factuelles historiques, mais hors de courts épisodes, jamais de réels personnages historiques ne camperont au coeur de la narration autrement que pour la crédibiliser un tant soit peu et vite disparaître dans les livres de la véritable étude historique. L'espace restant du roman sera comblé par des personnages subjectifs composites de ce qu'on suppose des us, caractères et coutumes propres à l'époque et susceptibles d'actes et de pensées assimilables à la psyché du lecteur d'aujourd'hui. Si les romans historiques de nos deux chantres actuels plaisent tant, si ces oeuvres constituent d'excellents petits précis de vulgarisation de l'Histoire, on ne saurait trop conseiller à l'adepte d'une connaissance rigoureuse d'aller, en sus, visiter d'autres musées plus sérieux et autrement patentés. Comme l'oeuvre de Balzac

et comme celle de Dumas, les oeuvres conjuguées de James A. Michener et James Clavell, à l'exception de quelques dates pivots et de quelques réels personnages saupoudrés au hasard des chapitres, n'ont pas pour principal but d'enseigner l'Histoire, mais plutôt d'illustrer le souffle de l'épopée. En cela, elles font plus le jeu d'une certaine propagande idéologique (pas nécessairement consciente) et servent à des fins d'entraînement avant que de constituer une recherche sérieuse.

Les deux écrivains ont bénéficié d'une formation d'historien militaire et leurs thèmes ainsi que leurs concepts sociologiques, ou tout bonnement humanistes, en sont très grandement affectés. Cela n'est pas en soi un tort majeur puisqu'il faut bien qu'une alma mater, fût-elle militaire, laisse son empreinte sur ceux-là qui en sont issus. Le travers que nous soulignons, hors les autodidactes, touche autant les civils que les autres. Le grand régime des idées préfabriquées n'est pas l'apanage que du soudard.

James A. Michener ou la cohérence de toute existence

James A. Michener est de loin le plus productif et le plus suspect de fabrication industrielle du roman historique. Coups sur coup, en moins de trois ans, il nous inonde de milliers de pages sur l'Afrique du Sud (*L'alliance*), la Pologne (*Pologne*), la conquête de l'espace (*La course aux étoiles*), il concocte un «petit» roman introuvable (*Les feux du printemps*) et nous attendons encore un roman (édité en américain) sur les Texans. Il est partout pour traiter des sujets qui mettent les intelligentsias à feu et à sang et pour restaurer l'honneur américain. Il trouve même le moyen de défrayer les chroniques des potineurs en remettant deux millions de dollars de droits d'auteur à sa vieille université. James A. Michener est un *must*. On imagine un quelconque Hergé coordonnant ses *négres* avant que de les affranchir en prenant bien soin de leur substituer leur identité (par voie de copyright). Ou bien, ce vieil homme possède une force de création hors du commun et passe ses veilles et ses nuits à noircir feuillet après feuillet pour tromper la vieille névrose de la mort. À ce rythme, il serait bientôt centenaire et son oeuvre pourrait avoisiner le million de pages, ce qui en ferait peut-être le premier écrivain au panthéon du Livre des Records.

Nous préférons donc nous en tenir à la première hypothèse qui veut que Michener l'écrivain (*Tales of the South Pacific*, *Chesapeake* et même *Colorado Saga*) s'est transformé en produit calibré de la grande industrie du livre américain. Le secret de son succès est moins une clause de style qu'un positionnement bien étudié et synchronisé avec l'actualité. Le vieux monsieur incarne l'humaine compréhension et compassion de la Nation américaine. Le darwinisme évolutif et la démocratie réformatrice ultime imprègnent une oeuvre qui, bizarrement, pourrait bien être l'illustration même de l'ère reaganienne. La rédemption des temps modernes recouvre de son pur manteau les nécessaires horreurs du passé.

James Clavell ou la tentation du succès

S'il n'avait eu un sursaut d'honneur, James Clavell aurait bien pu marcher sur les mêmes pistes que Michener. C'est peut-être qu'il est Anglais et croit encore à la littérature. Il avoue candidement rêver de composer la Comédie Humaine de l'Asie et ne veut probablement pas compromettre son propre rêve pour contenter celui (facile) des autres qui crachent les millions à satiété pour une littérature-hamburger. Son silence relatif depuis la publication de *La noble maison*, suite impromptue de *Tai Pan*, l'histoire d'une dynastie d'affaires de Hong-Kong, un roman à succès dans le sillage de *Shogun*, laisserait à entendre qu'il reviendra à des romans plus composés comme *Un caïd*, récit psychologique qui raconte les tribulations d'un roi du bain militaire. Ce premier livre-succès avait valu à Clavell les honneurs de Hollywood et les faveurs du box-office.

Se comparer à Balzac suppose autre chose qu'un simple cabotinage et l'expression d'une ambition littéraire démesurée par rapport à une Asie dont le sens nous nargue depuis Marco Polo. Jusqu'à maintenant James Clavell n'a pu nous rapporter que des tribulations blanches malgré l'immense respect qu'il professe pour un monde qui ne l'a, lui, pas encore assimilé. Sans la démesure désespérée d'un Conrad ou la curiosité enfantine d'un Durrell, l'écrivain Clavell risque de voir tourner court une ambition héritée en droite ligne du colonialisme militaire britannique.

De l'influence cinématographique sur les écrivains

Que ce soit la télé ou le cinéma, sur le plan de la dissémination d'une oeuvre, elles sont l'une et l'autre bien supérieures à la littérature imprimée. C'est donc là une des tentations majeures qui hanteront l'écrivain au cours d'une carrière. Ces media obligent (idéologiquement et techniquement) au digeste, à des lectures superficielles, à des écritures superficielles. Les deux oeuvres de ces deux écrivains, Michener et Clavell, ont vécu en osmose avec le milieu télévisuel ou cinématographique et leurs réussites à la vente ont édulcoré le contenu sous prétexte de démocratisation du produit. Cela n'enlève pas leurs intentions à ces créations mais voue leur prétention hautement littéraire à n'être qu'une complaisance et une vantardise d'auteur.

Great Gatsby se noie aujourd'hui dans la grande piscine des best-sellers et les producteurs en sont à peine éclaboussés. Bienheureux celui qui sait encore nager... ■

Bibliographie

Les oeuvres de James Albert Michener ont été publiées aux éditions La Presse (*Les feux du printemps*, 1985), du Seuil (*Chesapeake*, 1981, Points-roman n° 38; *Alliance*, 1982; *Pologne*, 1984) et au Livre de Poche (*Colorado Saga*, 1977, n° 4997-4998; *La course aux étoiles*, 1984, n° 6041-6042). Les éditions Libre Expression ont fait paraître les romans de James Clavell: *Shogun*, *Tai Pan* et *Un caïd* (1981) de même que *La noble maison*, (1982).

